
Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident

Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident

Conférences de l'année 2013-2014

Jean-Pierre Rothschild



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1680>

DOI : 10.4000/ashp.1680

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 21-24

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Pierre Rothschild, « Langue et littérature hébraïques médiévales et modernes en Occident », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 29 septembre 2015, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1680> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1680>

Tous droits réservés : EPHE

LANGUE ET LITTÉRATURE HÉBRAÏQUES MÉDIÉVALES ET MODERNES EN OCCIDENT

Directeur d'études : M. Jean-Pierre ROTHSCHILD

Programme de l'année 2013-2014 : I. *Commentaires hébreux inédits de l'Éthique à Nicomaque*.
— II. *Le Beit Abot de Salomon b. Isaac ha-Lévi (Salonique, 1553)*.

L'enquête sur l'*Éthique à Nicomaque* a porté cette année sur l'utilisation qui en fut faite pour construire un projet pratique d'encadrement spirituel du public par le biais de la prédication, qui se développe dans la première partie du '*Eyn ha-gore*' (Source du proclamateur) de Joseph b. Shem Tobh Ibn Shem Tobh (entre 1442 et 1455), lu dans le manuscrit d'Oxford, Bodleian Library, Michael 350, copie espagnole du xv^e s. Il convenait de replacer ce texte, unique en son genre dans la littérature hébraïque, connu des spécialistes de la littérature homilétique juive mais pas encore étudié pour lui-même, dans le courant de l'activité de la prédication juive en Espagne et de sa tendance morale plutôt qu'exégétique, dessinée dès Maïmonide au xii^e s., de le situer par rapport aux enjeux spécifiques créés, d'une part, par la concurrence croissante de la propagande chrétienne (sermons chrétiens imposés dans les synagogues, disputes officielles ou informelles à divers niveaux de la société), d'autre part par la remise en cause provoquée par les violences de 1391 et la masse de conversions forcées qu'elles entraînent, presque concomitante avec la traduction de l'*Éthique à Nicomaque* à partir du latin (v. 1400).

Il fallait aussi lui chercher de possibles modèles parmi les manuels à la disposition des prédicateurs chrétiens, sans équivalents connus du côté juif : la comparaison avec quelques classiques d'origine étrangère mais bien attestés dans la Péninsule (les manuels de Robert de Basevorn et du frère prêcheur Thomas Waleys, d'après T.-M. Charland, *Artes praedicandi. Contribution à l'histoire de la rhétorique au Moyen Âge*, Paris - Ottawa, 1936) et avec des productions proches dans le temps et l'espace (les manuels des Catalans Raymond Lulle et Francesc Eiximenis) fait apparaître des ressemblances : nous y trouvons les conditions à remplir par le prédicateur en sa personne, qui figurent chez Joseph b. Shem Tobh, ainsi que quelques recommandations assez élémentaires regardant la brièveté souhaitable, le compte à tenir de la diversité des publics, l'absence de complaisance dont il faut faire preuve vis-à-vis des puissants, et il est difficile de penser que l'auteur hébreu n'ait pas eu connaissance de tel ou tel d'entre eux, même s'il n'en suit servilement aucun, du moins parmi ceux que nous connaissons, et même si ces idées assez banales auraient pu naître spontanément d'une réflexion indépendante sur le même sujet ; toutefois l'agencement en est assez semblable. Mais si Joseph b. Shem Tobh a pu s'inspirer de la systémativité des manualistes chrétiens, le propos diverge fondamentalement : les motifs et buts de la prédication, objet propre de son traité, inscrit, rappelons-le, dans un ensemble plus grand dans lequel il n'est que le prologue à une vaste théorie de l'âme, de sa santé et de ses maladies, ne représentent dans les manuels chrétiens qu'un exposé préliminaire

qui couvre environ dix pour cent de leur texte, tout le reste étant consacré à un enseignement pratique de l'art de la recherche des idées et du développement des sermons qui manque entièrement chez notre auteur.

La manière dont il justifie son entreprise à l'aide de références philosophiques parfois inattendues, à l'appui d'une pensée qui, souterrainement, mais on peut le montrer aisément, est contraire au rationalisme philosophique sur des points décisifs, est très caractéristique de la dissimulation (elle-même feinte ?) dont nous avons exposé la méthode il y a déjà longtemps. On y relève au moins neuf thèmes appuyés sur des références philosophiques : 1) l'homme est fait pour vivre en société et celle-ci a besoin d'être gouvernée (*Éth.* I), nécessité d'un chef politique (*Pol.* I) ; 2) l'action de la voix du prédicateur est ensuite examinée suivant les propriétés du son telles qu'exposées en *Phys.* V, déterminées par l'émetteur, le *medium* et le destinataire (caractérisé par la surdité), la rencontre tonitruante de contraires appelant une référence aux *Météorologiques* ; 3) la cécité du pécheur appelle un débat entre Socrate et Platon sur la méchanceté volontaire et l'opinion d'Aristote que le péché, d'abord libre, devient habituel comme le vice des ivrognes ; 4) contre cette invétération, il ne faut rien de moins qu'une médication quotidienne ; Avicenne, *Canon*, l. I, *fen* 4, 1, a mis en garde contre trois choses : ne pas arrêter le traitement parce que le résultat tarde ; ne pas laisser se continuer de mauvaises conduites dont l'effet nuisible n'apparaît pas ; tenir compte de ce que l'accoutumance détruit l'effet ; 5) le type de logique approprié et les errements des prédicateurs à cet égard ; 6) la magnanimité nécessaire au prédicateur fait l'objet d'un développement sur la base du l. III de l'*Éthique* ; 7) une brève analyse du corps social se réfère aux *Économiques* ps.-aristotéliens ; 8) une définition métaphysique de Dieu fait appel à la différence entre le moteur et l'agent dont il est question au l. Λ de la *Métaphysique*.

En dépit de ces forts points d'ancrage dans la tradition philosophique, la prise de distance, voire la polémique avec les positions rationalistes, est très nette : 1) si les fins auxquelles doit tendre la cité (telles que les a définies Aristote) étaient invisibles, les hommes ne les désireraient pas, c'est pourquoi la Providence a élu un peuple – le peuple juif – qui s'efforçât de tout son pouvoir d'atteindre la vie éternelle et elle lui a fourni une loi parfaite à cet effet ; 2) les modèles et les sources de la prédication sont bibliques : le premier prédicateur fut Dieu, parlant à Adam à qui les voies de sa perfection étaient cachées, puis à une foule au mont Sināï, Abraham prêchait sans cesse : c'est ainsi que la dépréciation rationaliste de la Torah en tant que texte rhétorique s'inverse en valorisation de la rhétorique en tant que langage de la Torah ; 3) deux sortes d'hommes sont réfutées : le vulgaire qui ne croit pas que la pratique des commandements puisse procurer la félicité et des philosophes qui ne tiennent pas compte, dans leur réflexion, des données sensibles ; or la véracité des prophéties est attestée par tout un peuple ; 4) contre Maïmonide (*Guide*, II, 11), la supériorité d'Israël, reconnue par les peuples (Dt 4,6-8), ne tient pas à la compétence dans les sciences, dont les philosophes sont d'accord qu'elle était très rare avant Aristote, ce que Maïmonide lui-même a reconnu en *Guide* II, 23 ; la sagesse reconnue des juifs a d'ailleurs été énoncée dans un contexte d'obéissance aux préceptes. Typiques de la méthode de Joseph Ibn Shem Tobh sont donc son utilisation avisée de la philosophie contre la philosophie, et la place nouvelle qu'il fait à l'*Éthique à Nicomaque*.

Les commentaires des *Pirqey Abhoth* sont un lieu de confrontation, à fleurets mouchetés, devant le grand public, des différents courants intellectuels du judaïsme espagnol. Après les expulsions de la Péninsule (1492 et 1497), l'historiographie courante parle d'un arrêt de l'activité philosophique au profit d'un développement de la kabbale et des préoccupations messianiques. Il se trouve au moins deux auteurs, pourtant nés déjà dans le nouvel exil, Moïse Almosnino (Thessalonique, v. 1515 – Constantinople, v. 1580) et Salomon le-beyt ha-Lewi (Salonique, v. 1532-1600), pour continuer la tradition rationaliste, voire pour la pousser plus loin que leurs devanciers dans cette voie.

Le commentaire du premier aux « Chapitres des Pères » (*Chapitres de Moïse*, Salonique, 1563), que nous avons rapidement examiné, se caractérise d'abord par une forte tentative de structuration thématique du livre commenté, qui s'y prête pourtant fort peu, moyennant un certain nombre d'artifices dont il a été donné une idée pendant les conférences. Son rationalisme se manifeste aussi dans le détail du commentaire: ainsi en *PA* 4,5 (« Celui qui apprend en vue d'enseigner..., celui qui apprend en vue de faire... »), il se livre à une lecture doctrinale et non plus morale comme chez la plupart des commentateurs : celui qui veut seulement enseigner est celui qui pense que la félicité humaine est toute spéculative (un philosophe, donc) ; « on lui procure », peut-être par les facultés naturelles, à l'exclusion de la providence particulière (Maïmonide, Gersonide) de quoi atteindre son but ; mais celui qui veut connaître et aimer son créateur et accomplir ses commandements, sera en outre aidé par la Providence. Notre enquête sur cet auteur ne fait que commencer, il faudra aussi tenir compte, dans la perspective qui nous intéresse, de son projet d'apologie du Pentateuque, *Prière de Moïse* (également Salonique, 1563), ainsi que de son commentaire inédit de l'*Éthique à Nicomaque*, en hébreu, redoublé (à l'usage d'un autre public, moins instruit ? Il est dédié à un jeune parent), d'un *Regimiento de la vida* en judéo-espagnol (Salonique, 1564).

Salomon le-beyt ha-Lewi quant à lui donne pour fil conducteur à son commentaire (*Le cœur des Pères*, 1553, 1563²) une lecture à trois niveaux, ceux de la vie théorique, de la vie pratique et, entre les deux, de la vie politique (qui inclut par moments, plus largement, une sphère large des rapports en société), qu'il formule dès 1,1 à l'occasion des trois premiers enseignements particuliers et ressaisit à la fin, en 6,6, à propos des quarante-huit vertus de l'étudiant, qu'il répartit entre ces trois niveaux. Quelquefois, il se montre rationaliste sans fard, ainsi en commentant le grand appareil des vertus du sage, qui se résout chez lui en une éthique du travail intellectuel (*PA* 5,7, les sept qualités du sages) formulé en un petit manuel destiné aux maîtres, compagnons d'études et disciples : (aux maîtres) I/1 il est profitable de ne pas parler et d'écouter ; I/2, si interrogé, il faut renvoyer à plus grand que soi ; I/3 se faire respecter et craindre ; (aux compagnons d'études) II/1 écouter sans passion ; II/2 ne pas répondre avant d'avoir compris ; II/3 ne pas s'approprier les propos d'autrui ; II/4 ne pas approuver précipitamment ; (aux disciples) III/1 ne pas se troubler ou se hâter en répondant ; III/2 ne pas se laisser rebuter ; III/3 ne pas éluder les difficultés pour répondre à tout prix ; III/4 ne pas se troubler bien que l'on sache. Pour tous : poser des questions appropriées, interroger en son temps, sur des sujets substantiels, dans un ordre conforme au sujet ; et voici plus précisément philosophique : ce que l'Investigateur (*Hoqer* ; Aristote) a noté en maints lieux et en particulier en *EN* I, que les arguments et les preuves ne sont pas

les mêmes d'une science à l'autre ; celui qui s'occupe d'éthique ne demande pas des preuves aussi tranchantes que dans la géométrie. Ailleurs, il procède de manière plus allusive : lorsqu'avec une brillante virtuosité il distingue dix sens de la sagesse véritable (*PA* 4,1 « Qui est le sage ? Celui qui apprend de tout homme »), c'est, dans la récapitulation indirecte des diverses positions sur cette question décisive, l'ordre des réponses proposées qui indique seul sa préférence pour la lecture rationaliste. Dans ce cas encore, ces quelques aperçus n'épuisent pas une pensée complexe, il conviendra de revenir, par exemple, sur la longue introduction consacrée au libre arbitre.